



: « *Hier matin je suis allé chercher deux pains au chocolat chez le boulanger d'en face. J'ai passé sept heures au cachot* »

Où l'on comprend toute la mesure de l'adage voltairien que « C'est une expérience éternelle que tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser »...

[...] Après une brève et désagréable altercation langagière, le policier lève considérablement le ton : « *Quoi ? T'as un problème ?!* » C'est un agent des forces de l'ordre qui m'aboie la question de l'autre côté de la route. Il est de mon devoir d'y donner suite. De tout mon calme, je considère rapidement qu'il y a deux réponses possibles :

- « *Non, pas du tout monsieur l'agent* »
- « *En effet, il y a un problème, je n'apprécie pas la manière avec laquelle vous m'adressez la parole* »

Je choisis malheureusement la réponse 2, selon moi la plus sincère, sans doute parce que de mon point de vue il y a véritablement un problème. Le policier s'avance vers moi d'un pas décidé et je comprends qu'il aurait préféré la réponse numéro 1.

Il m'empoigne fermement le bras droit et me fait traverser la chaussée pour m'y inviter il choisit ces mots : « *Maintenant tu vas fermer ta gueule, sale gamin !* ». Je suis plaqué avec force contre un véhicule de police. Je vois encore deux solutions

:

- réagir à la violence, tenter de m'enfuir en courant, mais je considère que la matraque est un risque trop important.
- montrer une attitude résolument non-violente, laisser passer ce moment désagréable

Une fois de plus, je choisis la réponse n°2. Je me laisse faire et le policier crie : « *Calmez-vous! Calmez-vous !* », et je suis absolument calme. « *Je pourrais être ton père, gamin de merde, tu vas fermer ta gueule !* ». Fidèle à mon premier argumentaire je continue : « *Je n'apprécie pas la manière avec laquelle vous me parlez !* ». Le policier intensifie la clé de bras, dans mon dos il lève mes poignets jusqu'au milieu de mes deux épaules. Je croyais qu'il était au plus haut mais non, il parvient à gagner quelques centimètres encore. Comme le prévoit ce type de position : je courbe l'échine de plus en plus le policier fait durer. Je me courbe encore, ma tête heurte la portière. La douleur monte et le policier répète : « *calmez-vous ! calmez-vous !* » et je suis absolument calme, non-violent. Lui, il passe du vouvoiement au tutoiement avec une agilité remarquable. Un grand acteur.

J'attends qu'il termine de me « maîtriser ». Il me serre enfin les menottes jusqu'au dernier cran. « *Ça fait mal* ». « *Oui, on a enlevé les doudous* ». Je suis emmené au commissariat. « *Vous voyez où ça vous mène de répondre ?* » 2 réponses :

- M'enfin !
- Oui papa.

Je manque d'imagination. Je choisis de ne rien répondre. Je demande à témoigner. Le policier se rend dans le bureau du commissaire après quelques minutes pendant lesquelles il m'est refusé de prendre des notes. Les deux collègues reviennent vers moi : » « *Bonjour Mr Mourdjia. Alors vous avez refusé d'obtempérer sur la VP ?* » Un VP, pour moi, c'est un Vidéo-Projecteur, mais je comprends que pour lui, c'est une Voie Publique.

- « *Non monsieur le commissaire, il y a un malentendu. J'aimerais pouvoir livrer mon témoignage. Je pense que cette situation est absurde.*»
- « *Je suis absurde ? Mon collègue est absurde ? Nous sommes absurdes ? Il est midi et onze minutes et Monsieur Mourdjia est privé de liberté.*»

J'ai vu le commissaire pendant douze secondes. Je n'ai pu livrer mon témoignage à personne. Je n'ai eu le droit de téléphoner à personne.

Je suis emmené aux urgences pour constater ma blessure au visage. A l'hôpital, quand on est menotté, on n'a pas le droit à un regard. Sans m'adresser la parole, un médecin d'une quarantaine d'année écoute ma respiration avec son stéthoscope. Avec une lampe de poche il regarde mes yeux. Il me demande de

suivre la lumière. Gauche-droite-haut-bas-gauche-droite. Moi je réussis l'exercice avec brio, et lui ne constate ni ma blessure au visage ni les marques laissées par les menottes volontairement trop serrées sur mes poignets.

De retour au commissariat, je décide d'adopter la méthode de « la tête basse » comme en temps de guerre. Je ne lève plus le regard, je ne réponds que par oui ou par non, ni froidement ni chaudement, juste oui ou non. « *Alors on s'est calmé ?! C'est comme ça que je voulais vous voir sur la VP. Là vous avez repris votre état normal, de la vie normale, enfin je l'espère* ». J'ai compris. La tête basse, c'est comme ça qu'il aime me voir. Ça paie. Le policier est bon prince : s'ensuivent 7 heures de cachot, plutôt que 12. Je suis en T-shirt. Je voulais juste deux pains au chocolat. Il fait froid.

Des policiers rotent et pètent. Je suis au milieu d'un mauvais film écrit par un mauvais scénariste. De derrière la porte, je demande à prévenir mon employeur. Pas de réponse. Si un détenu frappe à la porte pour demander de l'aide, « toc toc toc », on entend au loin « *Entrez ? ! Entrez !* », et des rires de cochons. Contrairement à d'autres détenu(e)s, je comprends que les mots ne servent plus à rien. 7 heures de silence. Personne ne me donne l'heure, impossible de mesurer le temps qui passe, les pieds nus sur le carrelage froid, et à 3 mètres de hauteur une fenêtre entrouverte. Dehors il pleut, il fait froid.

A 20h15, Monsieur Mourdjia rentre chez lui, il est à la maison à 21h37, sans pain au chocolat. Un procès verbal a été dressé. Je n'ai pas pu le lire, et je n'ai pas pu livrer ma version des faits. Je recevrai deux amendes. Les frais de l'hôpital sont à ma charge. Je m'en veux. Quand le commissaire de police m'a raccompagné, il a ouvert la porte sur la rue et moi, la tête basse, j'ai dit « *Merci* ». »